
De l'espace au territoire

La démarche géographique

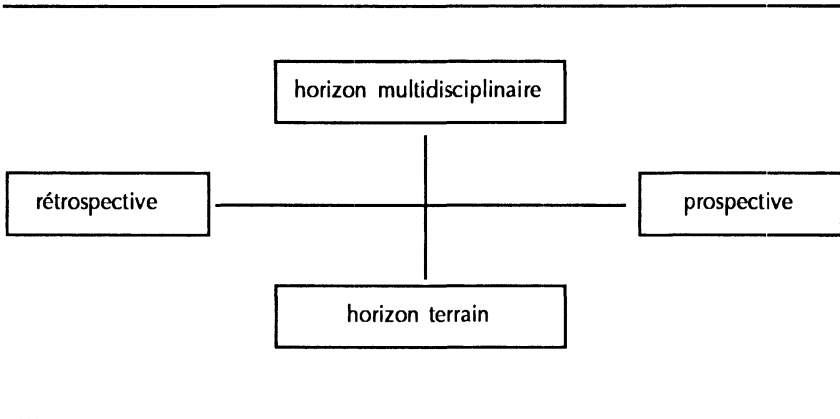
Serge Courville, professeur
Département de géographie
Université Laval

Dans l'échange que l'on peut avoir avec une discipline, la première difficulté rencontrée, on le sait, concerne sa définition. On a souvent dit de la géographie qu'elle était une science des lieux, c'est-à-dire une science de localisation, dont l'outil premier était la carte et dont la principale préoccupation était de connaître les différents pays du monde (souvenons-nous de nos expériences scolaires). On a affirmé aussi qu'elle était une science descriptive de la surface terrestre et des aménagements humains. Enfin, on a dit qu'elle était une science carrefour et une science méthode, dont l'originalité était de réfléchir *sur* l'espace et *par* l'espace, tant naturel qu'organisé. Tout cela était vrai par le passé et tout cela le reste encore aujourd'hui, dans la mesure où cette discipline s'intéresse effectivement à l'espace et qu'elle se définit au contact des autres disciplines auxquelles elle emprunte tantôt des concepts, tantôt des méthodes ou des techniques, pour en définir de nouveaux plus appropriés. Sensible aux courants qui ont traversé les sciences humaines et expérimentales, la géographie évolue selon des fonctions qui sont très anciennes et qui, par-delà une apparente dispersion, lui donnent ses fondements. Car s'il existe plusieurs « sortes » de géographie, la démarche géographique, elle, reste une, oscillant entre des pôles et dans des contextes qui lui assurent sa cohérence.

LA DÉMARCHE GÉOGRAPHIQUE

En effet, aussi variée que soit la pratique géographique, l'on constate que, dans sa démarche, la géographie oscille entre deux axes qui contextualisent sa réflexion et qui lui fournissent ses concepts opératoires (figure 1). Cela vaut autant pour la géographie humaine que pour la géographie physique. Le premier axe est bipolaire ; il renvoie à l'une des fonctions essentielles de la géographie qui, dans sa pratique, a besoin de situer les phénomènes qu'elle observe dans leurs temporalités, soit pour en saisir les causes, soit pour en comprendre la cohérence. D'un côté, la *rétrospective*, qui donne une épaisseur historique (temps géologique ou humain) aux phénomènes observés. De l'autre, la *prospective*, qui les projette dans le futur, en des scénarios aussi nombreux que complexes. Mais comme la géographie dans sa démarche s'ouvre aussi à des réalités qui ne peuvent être saisies que partiellement, elle a besoin, pour les appréhender, de s'inscrire dans un *horizon multidisciplinaire*, c'est-à-dire de profiter de l'apport des autres disciplines et de pratiquer un *terrain* qui l'informe et qu'elle pourra en retour informer (par exemple, par un processus d'éducation permanente si ce terrain est humain). C'est le second axe qui amène le géographe à développer des compétences qui lui viendront soit d'autres expériences scientifiques, soit de la pratique du milieu observé.

FIGURE 1
LA DÉMARCHE GÉOGRAPHIQUE



Pour comprendre cet état de choses, il faut revenir aux fonctions mêmes de la discipline telles qu'elles se sont élaborées dans le temps. Car s'il est vrai que la production géographique actuelle ne porte pas toujours les traces de cette polarisation, celle-ci est toutefois présente, du moins implicitement, comme un présupposé de base. Cette approche, que nous qualifierons de génétique, permettra de comprendre comment procède cette discipline et en quoi elle se distingue des autres disciplines ou leur ressemble.

LES FONCTIONS DE LA GÉOGRAPHIE

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, l'on constate en effet que la géographie s'est définie par trois fonctions qui la caractérisent encore aujourd'hui. Les deux premières peuvent être qualifiées d'initiales, dans la mesure où elles ont donné à la discipline ses fondements ; la troisième est plus récente et n'est apparue pour ainsi dire qu'à la fin du XIX^e siècle.

Les fonctions initiales : exploration et description

Comme le rappellent Bailly et Béguin, la géographie a été d'abord une science empiriste, dont l'origine remonte à la plus haute Antiquité. Avant même que les philosophes grecs l'aient introduite explicitement dans leur enseignement, la curiosité naturelle de l'homme l'a conduit à explorer son univers et à revenir dire ce qu'il avait vu. Avec les Grecs, ces deux fonctions (exploration et description) vont être systématisées et enrichies de deux autres démarches, consistant à localiser et à représenter les lieux visités (cartographie) et à situer la Terre dans des systèmes astronomiques (cosmographie). Les deux orientations majeures de la géographie étaient nées, l'une attachée à la connaissance physique du globe (fonction mathématique et géométrique), l'autre à la connaissance humaine de celui-ci (fonction ethnographique). Toutefois, comme les Grecs ne visaient qu'une reconnaissance des êtres et des choses, ces deux orientations furent, dans la pratique, essentiellement descriptives. Elles le resteront jusqu'au XVIII^e siècle, à partir duquel les deux courants sont dissociés. La cosmographie et la cartographie deviennent alors des sciences utilitaires qui sont en-

seignées dans les chaires de mathématiques où elles servent à former des ingénieurs et des techniciens, pendant que la géographie « humaine » ne conserve comme objet que les descriptions d'itinéraires, de régions et de pays, une voie certes intéressante à l'époque mais qui va bientôt ralentir le développement de la géographie humaine.

Hérodote est sans doute celui qui contribua le plus au développement de la géographie chez les Grecs, d'abord par sa propension à voyager, ce qui a fait de lui un véritable explorateur, puis par son habileté à décrire les lieux, non seulement sur le plan physique, mais aussi sur le plan humain. Peu préoccupé de mathématiques et d'astronomie (la Terre, pour lui, était ce disque plat d'Homère au-dessus duquel le soleil circulait d'est en ouest), il s'intéressa surtout à la vie des groupes humains, fournissant quantité d'informations sur leurs origines, leur genre de vie, leurs conditions de vie et leur culture. Ce n'est qu'avec Ératosthène et son disciple Ptolémée que la géographie devient une science mathématique préoccupée de mesure. Ils développèrent un système de coordonnées qui permit de préciser l'emplacement exact des lieux et de mesurer les distances (longitudes et latitudes) et même la circonférence de la Terre. Quant à la tradition topographique d'Hérodote, elle est maintenue par Strabon qui, dans sa *Géographie* (17 volumes), tenta même d'expliquer, par les conditions naturelles, les différences culturelles entre les peuples.

Parce qu'elle est initiale, la fonction exploratoire a toujours été une fonction clé de la géographie, qui s'est développée avec les grandes explorations, depuis l'époque des Grecs jusqu'à l'orée du XX^e siècle. Par elle, le géographe est confronté à lui-même. Par elle, il apprivoise ses craintes. Par elle aussi, il prend un premier contact avec son terrain, après avoir affronté la distance et l'inconnu. Par elle surtout, il accepte l'un des plus beaux risques de l'aventure scientifique, celui de se tromper, c'est-à-dire de se lancer sur des pistes tout à fait nouvelles qui se révéleront peut-être des culs-de-sac, mais qui seules peuvent conduire à la découverte. Sans ce droit fondamental à l'erreur, aucune science n'est possible ; c'est que, dans ce domaine de l'activité humaine, les choses sont ainsi faites que croire c'est ignorer !

Cette fonction n'est évidemment pas propre à la géographie et il est utile de rappeler que cette science a été d'abord pratiquée par

des individus qui n'avaient aucune formation géographique : Hérodote lui-même était un historien, préoccupé toutefois de situer les événements qu'il rapportait dans leur cadre géographique, ce qui en fait également le père de cette discipline. Pourtant, aucune autre discipline n'a autant intégré à sa démarche cette fonction exploratoire, en faisant de celle-ci une étape préalable sans laquelle nulle autre n'est possible.

La deuxième fonction est un corollaire de la première : c'est la fonction descriptive, que l'on peut aussi qualifier de représentation ou de fabrication d'images. Elle s'est également développée avec les grandes explorations quand, au retour d'un long périple, l'explorateur faisait rapport au prince des découvertes qu'avait permises son soutien. Elle s'exprime dans des récits et des chroniques de voyages, où sont décrits les contrées visitées, leurs habitants, leurs croyances, leurs systèmes politiques, leurs usages, etc. Son expression la plus achevée reste la représentation cartographique. Pour nous, cette fonction descriptive renvoie aux œuvres de Cartier, de Champlain, du père Charlevoix, du frère Sagard, de Marie de l'Incarnation, du baron de Lahontan et, plus tard, de Joseph Bouchette qui dédie ses œuvres, tant littéraires que cartographiques, au régent puis au roi d'Angleterre. Elle renvoie aussi aux sociétés de géographie qui, dès la fin du XIX^e siècle, se mettent à fleurir.

Encore ici, cette fonction n'est pas propre à la géographie. Pourtant, avec la fonction précédente, elle va lui donner l'un de ses premiers et grands fondements : décrire cette région exceptionnelle, unique, isolée de tout, que l'on a recherchée puis observée toute sa vie et dont il faut maintenant rendre compte. Cette fonction dominera plus tard la géographie classique française, selon laquelle les problématiques doivent être par définition *régionales* : il n'y a pas de lois dans le comportement humain, il y a tout au plus des régularités ; tout est donc unique et les *pays* résultent de la relation intime entre l'homme et le milieu. Dans ce courant, les notions de base deviendront celles de *genre de vie*, d'*habitat* et de *paysage*, que l'homme modèle par ses techniques et qui deviennent les témoins des adaptations humaines au cours des âges.

Tout cela est très proche de l'anthropologie et de l'ethnologie, dans la mesure où cette description prend appui sur un terrain et

s'intéresse au fait ethnographique. C'est aussi très proche de la littérature, puisque cette description valorise le récit, mais un récit que nous pourrions qualifier de territorial par opposition au récit des littéraires qui, lui, renvoie à l'imaginaire. Enfin, c'est très proche de l'histoire puisqu'il s'agit aussi de raconter comment se sont établis les équilibres actuels.

Méthodologiquement, ce courant est préparé par les travaux de naturalistes tels que Humbolt et Darwin et par ceux de philosophes tels que Varenus, Kant et Huxley, qui ont montré les relations étroites entre le milieu naturel et les organismes vivants et qui ont fourni toute une série de concepts pour les étudier. Réservés d'abord à l'étude du milieu naturel, leurs enseignements vont contribuer au développement de la géographie physique (géomorphologie, physiographie ou morphologie comme on disait alors) que Varenus a déjà distinguée de la géographie humaine et que l'Allemand George Gerland finit par présenter en 1887 comme la seule vraie géographie, en suggérant de la séparer de l'étude des phénomènes culturels, puisque ces derniers ne peuvent être étudiés par des méthodes scientifiques. Mais ces enseignements contribueront aussi au développement de la géographie humaine, à laquelle ils fourniront ses premiers grands paradigmes. De Humbolt, on retiendra surtout que la science doit être fondée sur des descriptions objectives (méthode inductive) plutôt que sur des propositions logiques du genre de celles qu'a proposées Kant (méthode déductive) ; de Huxley, que la géographie ne peut être enseignée que par des études locales ; de Darwin, qu'une forme de vie n'est jamais fixe, mais qu'elle est évolutive dans le temps, ce qui introduit l'idée de processus et rompt avec les idées de Kant qui avait fait de la géographie une science *chorologique* (science des lieux) et de l'histoire une science *chronologique* (science des événements). C'est d'ailleurs de Darwin qu'on retiendra le plus. Parmi toutes les idées qu'on lui a empruntées, quatre dominant : l'évolution, qui se traduira en géographie par l'idée de changement ou de transition plus ou moins graduelle vers des formes plus complexes ; l'*association* et l'*organisation*, qui fera de l'homme une composante de l'écosystème ; la *compétition* et la *sélection naturelle*, qui préparera de loin l'idée qu'il existe dans les milieux observés des relations de domination ; et enfin le hasard qui introduira l'idée de *diversité* (tout n'est pas semblable dans la nature). Ces idées, ajoutées à celles toutes téléologiques

de Ritter, pour qui chaque milieu forme un tout (*Ganzheit* : totalité) dominé par les lois naturelles (c'est-à-dire, en définitive, par l'intention divine, comme l'avait suggéré la philosophie idéaliste de Hegel), donneront tout leur sens aux travaux de Ratzel et constitueront plus tard les fondements de l'École française de géographie.

L'explication : les premiers grands paradigmes

À la fin du XIX^e siècle, la géographie est en voie de devenir une science explicative, c'est-à-dire capable de rendre compte des logiques qui sous-tendent les phénomènes observés. En géographie physique, il s'agit alors de rechercher les lois de la nature et, en géographie humaine, d'en expliquer les effets sur les créations humaines. Cela introduit plusieurs grands paradigmes, dont l'évolution traduit celle des autres sciences.

L'environnementalisme et le possibilisme : le débat autour du déterminisme géographique

Dans l'atmosphère d'optimisme général qui suivit la découverte des lois de la gravitation par Newton, on a cru un moment que la science serait capable un jour de tout prévoir, même le destin de chaque atome, comme allait bientôt l'avancer le mathématicien français Laplace. Pourtant, dès 1900, Max Planck découvrait que l'énergie, comme la matière, n'est pas continue, mais qu'elle se manifeste sous forme de corpuscules ou quanta auxquels il était impossible d'appliquer les lois mécanistes de Newton. Toute la physique traditionnelle menaça alors de s'écrouler : voudrait-on localiser ces particules dans l'espace qu'il faudrait sacrifier une part de précision dans la mesure du temps ; voudrait-on au contraire mesurer leur vitesse que l'on deviendrait moins sûr de leur position. Ce n'est qu'en 1927 que Heisenberg résolut le problème en le traduisant dans un principe formel appelé *principe d'incertitude*, selon lequel toutes les observations sur la nature comportent, par essence, une part d'incertitude.

En philosophie, ce problème conduisit à un important débat sur la nécessité. En géographie, il mena à l'abandon du *déterminisme géographique* au profit du *possibilisme*, terme introduit par Lucien

Febvre en 1922, mais qui ne faisait que reprendre le mot de Vidal de la Blache, à savoir que tout ce qui touche à l'homme est doté de contingence.

Pourtant, c'est moins de la physique qu'est né le déterminisme géographique que de la philosophie, avec le darwinisme social du philosophe britannique Herbert Spencer. D'après lui, les sociétés humaines ressemblent aux organismes vivants : pour survivre et se développer, elles ont besoin de combattre. Toute évolution est donc caractérisée par des phénomènes de concentration, de différenciation et de détermination, et les individus les mieux nantis survivent mieux dans un environnement de libre entreprise. Ces idées inspirèrent énormément Friedrich Ratzel, considéré comme le fondateur de la géographie humaine. Convaincu que l'homme vit sous l'influence des facteurs naturels qui façonnent et déterminent sa culture, et qu'il entretient avec son espace un lien privilégié, le *Raum Sinn* (qui sera le fondement plus tard de la *Geopolitik* allemande de Karl Haushofer, dont se réclamera le nazisme), Ratzel publie un premier volume en 1882 (*Anthropogéographie*) dans lequel il montre les effets du milieu physique sur l'histoire. Plus tard, il nuancera ses propos, en démontrant l'importance des facteurs historiques et culturels dans l'explication géographique (Ratzel aurait même déclaré un jour qu'il pourrait à la limite comprendre la Nouvelle-Angleterre sans en connaître le sol, mais jamais sans connaître les immigrants puritains). Mais c'est son premier volume surtout qui eut le plus de retentissement. Ses idées furent certes contestées, mais elles attirèrent toutefois plusieurs disciples (Ellen Semple aux États-Unis, Griffith Taylor en Australie, etc.) et imprégnèrent l'enseignement de la géographie au moins jusqu'aux années 1950. Quoi qu'il en soit, il faut surtout retenir de l'œuvre de Ratzel que les phénomènes culturels, comme les phénomènes naturels, peuvent faire l'objet d'études systématiques. Avant lui, toute la géographie était largement restée une science régionale.

Les principales critiques du déterminisme géographique vinrent de France, avec Vidal de la Blache et Jean Brunhes selon lesquels il n'existe pas de nécessités mais des possibilités. Il ne s'agit pas ici de nier l'influence des facteurs naturels dans l'explication des phénomènes humains, mais de mettre l'accent sur l'importance des choix humains. En Allemagne également les réactions furent vives. Dès 1927, Alfred

Hettner affirme que la synthèse géographique est faussée quand l'observation de la nature prend le pas sur le facteur humain et, comme Kant, il pose que les choses sont coordonnées dans l'espace et non subordonnées.

Le premier grand courant intégrateur : l'analyse régionale

Paul Vidal de la Blache est considéré, à juste titre, comme le fondateur de la géographie moderne. Avec lui s'impose graduellement l'idée que les facteurs naturels et humains sont inséparables. Chaque communauté vit en symbiose avec son espace et ces relations sont si intimes que, en dépit de conditions naturelles parfois semblables, chaque milieu devient différent des autres parce qu'il est fondé sur des choix différents d'exploitation et de mise en valeur. C'est la *problématique morphofonctionnelle*, dont le concept clé est celui de diversité : dans chaque milieu, les rapports sont différenciés. Quant aux espaces où s'expriment ces rapports, ils définissent des *régions*, aux traits homogènes, qui sont historiquement construites et où les activités humaines sont autosuffisantes.

Par cette approche inductive et historique, Vidal de la Blache fait de la géographie une science régionale plutôt que générale ou systématique, qui convient surtout aux époques et aux milieux qui n'ont pas encore expérimenté la Révolution industrielle. Il en deviendra conscient vers la fin de sa vie, en suggérant d'orienter les études régionales vers les rapports ville-région plutôt que nature-culture. Toutefois, c'est à ses disciples que va revenir de développer cette idée dans des monographies régionales. Pour eux, la région deviendra ce complexe fonctionnel unique qui, en dépit de ses mouvements d'énergie et de matériaux, forme un tout en équilibre relatif.

De la fin des années 1920 jusqu'au milieu du XX^e siècle, la géographie va évoluer selon le paradigme de l'analyse régionale. Pour les tenants de ce paradigme, la géographie est avant tout une science *chorologique* (science des lieux) et *idiographique* (science de l'unique), dont l'ambition est de découper la surface de la terre en régions fonctionnelles, qu'on étudiera dans une perspective de synthèse, où l'histoire n'aura d'autre but que d'aider à mieux comprendre les situations actuelles. Quant à son volet pratique, il débouche sur la

géographie appliquée, dont le but n'est plus seulement de dire ce qui est, mais ce qui devrait être.

En France, ce type d'approche se développera principalement autour de Jean Brunhes, Albert Demangeon et Roger Dion, avant d'influencer tous les futurs grands noms de la géographie classique française (Max Sorre, Maurice Le Lannou, Pierre Deffontaines, Max Derruau, Jean Dresch, Pierre Gourou, Pierre George et bien d'autres), qui en critiqueront certains aspects (par exemple, la notion de genre de vie que conteste Pierre George, mais que réintroduit Max Sorre en lui donnant un sens plus sociologique), sans vraiment la remettre en question. Cette approche sera popularisée en histoire par l'École des *Annales*, qu'ont créée Marc Bloch et Lucien Febvre, mais que Fernand Braudel, le plus géographe d'entre tous, va bientôt diriger. Aux États-Unis, elle donnera naissance à l'École du paysage, formée autour d'Isaac Bowman et surtout de Carl Sauer qui se serviront pour l'étude des paysages culturels des méthodes si fécondes de l'analyse morphologique. Quant à son influence au Québec, on la retrouvera chez Raoul Blanchard qui, à partir de 1935, publiera ses premières synthèses régionales.

Méthodologiquement, la démarche est génétique (v.g. Blanchard qui commence toujours ses ouvrages par un chapitre sur « la marche du peuplement ») et s'inspire des méthodes développées en géomorphologie (morphogénèse). Elle repose sur trois termes qu'a décrits Pierre George et que nourrit l'enquête directe (ancêtre de l'histoire orale et largement pratiquée par Blanchard) : l'*observation analytique*, par laquelle l'observateur s'imprègne du milieu et apprend à mieux connaître le groupe humain qui y vit, la *détection des corrélations*, par laquelle il met en rapport les faits observés, et la *recherche des causalités*, par laquelle il trouve des raisons ou des motifs à ces rapports, ceux-ci pouvant être physiques (influence du climat, du relief, des eaux, etc.), historiques (rôle des anciens peuplements), économiques (rôle et influences des marchés, de la ville, etc.) ou culturels (rôle des traditions, des croyances, des systèmes politiques, etc.).

Cette approche ne manque pas d'explications, mais comme l'accent est mis ici sur la description (et sur le croquis plutôt que sur

la cartographie), l'effort va tout entier au récit et à la fabrication d'images, dans un style où se conjuguent la finesse des observations et le talent littéraire. On évoque, on suggère, dans des tableaux aussi puissants qu'élégants. Mais on ne mesure pas ou très peu. Surtout, on postule que la rationalité humaine et sa capacité d'adaptation sont illimitées, ce que contesteront bientôt les sciences du comportement.

LES NOUVELLES PROBLÉMATIQUES : DE L'IDIOPHONIQUE AU NOMOTHÉTIQUE

Quand on s'intéresse à l'unique, on ne peut contempler que son unicité. Ce mot de Peter Haggett résume bien le débat que connaîtra la géographie au tournant des années 1950. En s'intéressant à l'unique, la géographie avait recherché les différences et mis l'accent sur les particularités. Elle ne pouvait mettre en lumière les régularités qui caractérisent les faits spatiaux. Après les années 1950, elle mettra l'accent sur les similarités, comme principe d'ordre dans les processus. D'*idiographique*, la géographie devient alors une science *nomothétique*. L'unicité, dira-t-on, est un point de vue et non une propriété inhérente aux régions ; seule la recherche des régularités peut permettre à la géographie d'acquiescer un statut scientifique.

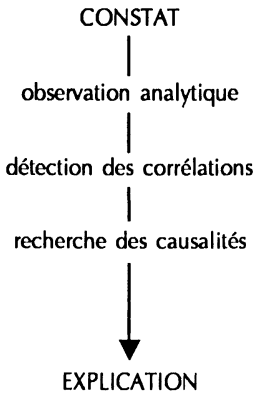
Le retour au rationalisme : l'École de la localisation

L'abandon du déterminisme au début du XX^e siècle a eu, selon Peter Haggett, deux conséquences majeures, l'une positive, l'autre négative. D'une part, en s'attaquant à la complexité des ensembles régionaux, les géographes ont appris à ne pas se fier aux clés d'interprétation que fournissent les simples relations de cause à effet, ce qui les a amenés à faire des observations plus précises. Par contre, en préférant la description à l'hypothèse, ils ont substitué la répétition au débat, ce qui a freiné le renouvellement de la discipline et l'a conduite au rejet quasi systématique de toute théorie. En fait, ce n'est qu'à partir des années 1950 et au cours de la décennie suivante que l'on observe des changements significatifs avec l'émergence d'une nouvelle problématique beaucoup plus *rationaliste*. La discipline quitte alors le domaine des seules liaisons causales homme-milieu pour étudier les

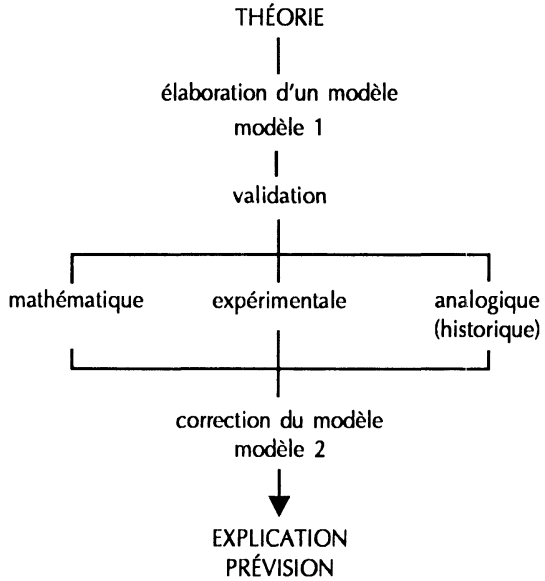
logiques qui sous-tendent les organisations spatiales des sociétés. Cette démarche procède tout à la fois par une quête des similarités et par un recours systématique à la démarche déductive qui la conduit à élaborer une construction théorique (un modèle) pour étudier les processus qu'elle présume explicatifs du monde réel et qu'il s'agit ensuite de valider par une démarche mathématique, expérimentale ou analogique (historique dans ce cas), afin d'en arriver à un modèle prévisionnel (figure 2).

FIGURE 2
LES ORIENTATIONS MÉTHODOLOGIQUES

La démarche «classique»



La démarche «moderne»



Ce retour au rationalisme rejoint l'une des trois fonctions qu'ont développées les Grecs, à savoir que la géographie est non seulement une science exploratoire et descriptive, mais également une science de la localisation. De tous, Bunge est celui qui mettra le plus l'accent sur cette fonction, en insistant sur la dépendance historique de la géographie à l'égard de la géométrie et de la topologie. Présente déjà dans les écrits de Marthe à la fin du XIX^e siècle, cette question de savoir « où sont les choses » allait bientôt entraîner des changements majeurs dans la démarche géographique, qui deviendra non seulement plus mathématique, mais aussi plus théorique. Pour Schaefer et Bunge, par exemple, il n'y aura pas de compromis possible : la géographie ne peut être que générale (systématique). Il n'y a pas d'avenir à tenter sans fin de diviser la réalité comme le fait la géographie classique ; ce que l'on gagne en précision, on le perd en connaissance et en capacité de prévoir, c'est-à-dire de retrouver les lois qui gouvernent l'agir humain. Il faut plutôt comparer, pour arriver à construire des modèles qui permettent non seulement de mieux saisir et d'interpréter le réel, mais aussi d'en prévoir l'évolution. La géographie régionale doit ainsi devenir la partie expérimentale d'un domaine essentiellement théorique.

Ce changement de perspective s'exprime d'abord dans le mouvement d'*analyse spatiale* qui se développe à partir des années 1950 et qui est doublement influencé par le structuralisme et surtout par l'économie, d'où viendra la théorie de la localisation. Mais les prémices de ce mouvement datent du XIX^e siècle et du début du XX^e avec les travaux de von Thünen et de Weber sur la localisation des activités agricoles et industrielles. Elles nourriront, en géographie, les travaux de Christaller, de Lewis, de Hägerstrand, etc., dont les constructions géométriques s'imposent à l'esprit. Elles seront affinées par les travaux de Lösch et d'Isard, dont l'objectif est de préciser les bases spatiales et régionales des études économiques et sociales.

Parmi les travaux les plus connus, ceux de Christaller sur la théorie des lieux centraux donnent une bonne idée du cheminement de ce mouvement. L'hypothèse de Christaller repose sur l'idée que l'organisation de l'espace, et plus particulièrement des réseaux urbains, obéit à une logique d'échange de biens et de services au moindre coût pour le consommateur et au profit maximal pour le producteur.

Christaller élabore un modèle selon lequel la satisfaction des besoins entraîne l'apparition de toute une série de centres hiérarchisés qui ont tendance à se disposer régulièrement dans l'espace et à desservir des aires de marché de taille égale se présentant sous la forme d'hexagones réguliers. Vérifié au sud de l'Allemagne, son modèle correspond, à quelques nuances près, à la réalité urbaine locale. Les discordances viennent des densités de population, qui donnent à certains centres des poids différents de ceux que prévoyait le modèle et dont Christaller tiendra compte dans l'élaboration finale de sa théorie.

Aujourd'hui, cette approche géométrique des choses s'est quelque peu estompée. Moins à cause de sa faible influence (on lui doit au contraire d'importantes retombées, notamment sur le plan des concepts spatiaux, qui ont été affinés, et sur celui de la cartographie, qui a retrouvé sa place dans l'explication ; en outre, au Québec, elle a inspiré diverses démarches qui, conjuguées à celles qui suivront, ont favorisé de nouvelles approches dont celle de la géographie structurale mise de l'avant par Gilles Ritchot dans ses travaux sur la théorie de la forme urbaine), que parce qu'elle repose sur un postulat incompatible avec la tradition géographique, à savoir que les activités humaines ont tendance à se répartir dans l'espace de façon à optimiser l'équilibre entre les ressources et la demande. La simple observation démontre souvent le contraire. C'est l'économie qui fournira des moyens nouveaux d'aborder la question, en offrant une solution de rechange, elle-même préparée de longue date par l'évolution de la physique.

Du principe d'incertitude aux lois probabilistes

En effet, une fois que les sciences sociales eurent assimilé que les lois physiques n'ont pas de caractère déterministe, qu'elles ne sont que des approximations statistiques, d'une très forte probabilité certes, mais non absolues, la géographie va faire sienne l'idée que ni les structures spatiales, ni la disponibilité de ressources, ni les lois classiques de l'offre et de la demande ne fournissent un cadre satisfaisant à l'explication du comportement humain en matière de localisation ou d'équilibre spatial. La rationalité humaine étant limitée, l'homme obéit plus à un principe de *satisfaction* qu'à un principe d'*optimisation* (rendement maximal).

Pourtant, ce n'est qu'à la suite des travaux des économistes Von Newman et Morgenstern sur la théorie des jeux que le principe d'incertitude est introduit en géographie. On le doit à Simon et Wolpert pour qui le principe d'optimisation exige de l'individu ou du groupe humain un niveau trop élevé d'information et de prise de décision. L'homme ne peut agir à un tel niveau de perfection. Il agit plutôt selon un ordre de conduites possibles, qu'il répartit sur une échelle de préférence et qu'il choisit en fonction de ses besoins. Le plus souvent, ce choix est suboptimal car il exige des opérations complexes qui dépassent celles du principe de satisfaction.

Cette approche, que d'aucuns ont qualifiée de probabiliste, repose méthodologiquement sur une fusion des mathématiques, de l'économie et de la logistique. Elle influencera profondément la géographie en lui fournissant une autre façon d'aborder le problème de l'offre et de la demande, de la connaissance des marchés et des conditions de la production. Toutefois, ce n'est qu'à la fin des années 1950 qu'apparaissent, dans cette discipline, les premiers modèles stochastiques (du grec *stokhos* : but visé, conjecture), à la suite des travaux de Neyman et Scott sur le rôle du hasard dans les répartitions de population et de galaxies. Réservés d'abord à l'étude des migrations humaines (voir entre autres les travaux de Hägerstrand et de Morrill), puis aux problèmes de localisation (voir les travaux de Stevens ou de Gould), ces modèles serviront bientôt à l'élaboration de toute une série de procédés nouveaux, purement aléatoires, destinés à expliquer les types et les degrés de répartition, d'intégration, de concentration, d'interaction et de diffusion des phénomènes. Déjà largement influencées par les démarches et le vocabulaire de la géométrie, les méthodes deviennent alors encore plus sophistiquées et le langage se fait plus précis en empruntant aux mathématiques et à l'économie tout un ensemble de termes nouveaux qui constitueront bientôt autant de références obligées (*théorie, modèle, ensemble, sous-ensemble, groupement, treillis, maillage, réseau, mouvement, gradient, indice, aire, surface, nœud, canal, champ, pavage, connectivité, réciprocity*, etc.).

Toutefois, peut-être parce qu'elle nie un peu trop les conditions et les contextes individuels et collectifs et qu'elle ne s'attache pas aux rapports de forces dans la société, cette orientation va susciter deux

réactions d'autant plus vives qu'elles portent le débat au niveau du chercheur lui-même et de son environnement global, en lui faisant prendre conscience des discours sous-jacents à toute démarche scientifique et de l'incidence de ses choix sur le travail scientifique. Par exemple, expliquer les faits de localisation industrielle uniquement par le souci de maximiser le profit conduit à négliger les désirs individuels et la recherche de pouvoir des grandes entreprises. De même, selon que le chercheur donne un sens étroit ou large au mot profit (ou coût), sa démarche ne sera pas la même, puisque dans un cas l'approche sera uniquement monétaire et dans l'autre, plus sensible aux coûts sociaux. Ces réactions ont été bien décrites par Bailly et Béguin dans leur cours d'introduction à la géographie humaine. Nous en reprendrons ici les grandes lignes.

De l'ordre au désordre : la géographie radicale

Le premier courant (qualifié de radical ou de critique) s'appuie, dans sa démarche, sur la *problématique du matérialisme historique*. Contrairement aux problématiques morphofonctionnelle et rationaliste qui s'intéressaient à l'ordre, il s'intéresse au désordre. En outre, en distinguant plus franchement encore les sciences de la nature des sciences de l'homme, il entre délibérément dans le champ des sciences sociales. Enfin, la démarche étant ici dialectique, elle pose que l'espace est un enjeu, un support où se projette la société. Quant aux pratiques spatiales, elles s'inscrivent dans un contexte historique dont elles portent la marque et sont une fenêtre ouverte sur les phénomènes sociaux.

Conçue comme telle, cette problématique renvoie à un modèle de *tension* qui, en mettant l'accent sur les conflits qui sous-tendent les faits d'utilisation et d'organisation du sol, devient révélateur des structures sociales de même que des stratégies que déploient les individus ou les groupes humains (les classes sociales) pour créer ou ordonner les éléments nécessaires à leur puissance. Autrement dit, ce que l'on cherche surtout à définir ici, c'est le mouvement contradictoire des hommes et des choses, le rôle moteur des structures sociales dans les implantations humaines et leurs productions territoriales. Et comme ces dernières sont vues comme des témoins des rapports sociaux,

elles révèlent les intérêts en présence et les conflits internes qui en résultent, ce qui permet d'explicitier les contradictions sociales et leurs effets sur la création des espaces humanisés.

Dans cette approche, l'idéologie est explicite. La géographie se met à l'heure du marxisme. Rapports centre-périphérie, faim, pauvreté, justice sociale, rapports dominant-dominé, développement du sous-développement, rapports capital-travail, mode de production, plus-value, idéologie, matrice sociale, etc., deviennent ses thèmes principaux. Du même souffle, elle se lance sur la place publique pour dénoncer les jeux d'appropriation de la plus-value par le contrôle des moyens de production, les idéologies de consommation (de biens, de services, d'espace, etc.) et le développement d'une élite technocratique de qui viennent tous les maux, puisque, détenant le pouvoir, cette élite se comporte en force sociale autonome.

La primauté du sujet : la géographie perceptuelle

Parallèlement se développe une autre géographie, qui apparaît elle aussi en réponse aux insuffisances des courants précédents. C'est la géographie dite de la perception. Plus sensible aux individus qu'aux structures globales de la société, elle s'intéresse à l'*étude des processus cognitifs individuels* comme facteurs explicatifs des rapports qui unissent la personne à l'espace. Née des développements de la psychologie expérimentale et de la psychologie sociale, cette problématique repose sur les prémisses de la phénoménologie, selon lesquelles l'essence des phénomènes ne se trouve pas dans l'apparence physique des choses, mais dans l'univers mental des individus. Pour saisir cette essence, il faut donc s'attacher à la manière dont le sujet se représente ou construit le monde qui l'entoure ou, autrement dit, à l'idée qu'il se fait du monde et des objets qui le composent, pour ensuite s'interroger sur l'existence même de ce monde ou de ces objets. Qu'il s'agisse d'espaces économique, historique ou social, chaque fois l'on examinera la perception du sujet, que ce soit pour mesurer les coûts que lui occasionne la distance, définir sa place dans les rapports sociaux ou saisir la signification des lieux qu'il fréquente. Il en résulte une *microgéographie* qui, au lieu de fonder sa démarche sur l'écrit ou sur les schémas globaux de la société, part des motivations

des individus pour comprendre et expliquer leur comportement dans l'espace, l'usage qu'ils en font et les stratégies qu'ils mettent en œuvre pour se l'approprier ou le contrôler.

Ce courant a nourri la géographie culturelle, à laquelle il a donné un souffle nouveau. En effet, jusqu'aux années 1970, cette géographie s'était largement inspirée dans sa démarche de la géographie régionale française. Avec le développement de la phénoménologie, elle devient beaucoup plus intimiste, en recherchant chez l'individu et dans ses modes de pensée et d'appréhension du réel l'explication de ses pratiques spatiales et sociales. C'est moins l'espace, désormais, qui intéresse que la manière que l'on a de se représenter l'espace, laquelle détermine l'usage et la pratique de ce que nous appelons l'espace.

UN NOUVEAU COURANT INTÉGRATEUR ? LA GÉOGRAPHIE DE LA TERRITORIALITÉ

Alors que l'École régionale insistait sur les formes de l'espace (le vu) et l'École de la localisation sur les constructions spatiales (la structure, définie par des critères de distance et de prix), les approches radicales et comportementales, elles, s'attachent à la nature des relations qui organisent l'espace. Ce point est important : dans tout espace, quel qu'il soit, le vécu se dissimule derrière le vu. Or, les structures, comme les formes et les fonctions de l'espace organisé, n'ont pas d'existence propre ; ce ne sont que des reflets qui renvoient à la vie même des sociétés, c'est-à-dire à leurs choix, conscients ou non, à leurs organisations et à leurs systèmes propres de relations. L'espace, dans cette perspective, devient un produit culturel caractéristique qui est chargé d'une signification particulière et dont on cherche à préserver l'intégrité.

L'idée qu'il existe une relation particulière entre les groupes humains et leur espace n'est pas nouvelle. Elle trouve ses racines dans l'éthologie animale et, en géographie, dans le *Raum Sinn* de Ratzel. Pourtant, ce n'est qu'avec les travaux de Hall sur la proxémie et de Moles et Rohmer sur les « coquilles » humaines que l'on prend conscience que les « espaces vécus » se combinent pour former une

image dotée d'une identité. Cette territorialité est toutefois uniquement situationniste. Avec les travaux de Raffestin et de Sack, elle deviendra également relationnelle, dans la mesure où ce qui intéresse ici, ce sont les procès et les produits territoriaux en tant qu'expressions d'un système de relations existentielles et productivistes qui cherchent à modifier les rapports avec la nature et les rapports sociaux.

Contrairement à la géographie classique et à la géographie quantitative qui mettaient surtout l'accent sur les formes d'organisation de l'espace et sur leurs organisations hiérarchiques (la métrique de l'espace), la géographie de la territorialité élargit sa perspective pour intégrer également les problématiques radicales et comportementales et s'attacher au vécu et aux forces qui organisent l'espace. Par-delà les formes et les fonctions du territoire organisé se profile en effet tout un système extrêmement complexe de relations (bio-physico-sociales) qui expliquent la vie des sociétés, leurs structures, leurs perceptions et leurs utilisations de l'espace, ainsi que leurs productions territoriales. Ces relations sont à la fois voulues, nécessaires et contraignantes et recoupent divers ordres de réalité : économique, administratif (profane et religieux) et culturel (au sens large du terme). Ces relations se construisent comme une appropriation symbolique de l'espace, sous l'effet de forces qui tantôt unissent, tantôt opposent les acteurs sociaux. D'où l'idée qu'il existe, dans une société ou un milieu donné, plusieurs « types » et plusieurs « niveaux » de territorialités, celles-ci pouvant être symétriques ou non, selon la nature des échanges qui s'établissent dans le système (simples relations bilatérales ou coûts supérieurs à consentir qui mettent en danger la structure de ce système). Dans ce contexte, l'espace devient un médiateur du rapport entre individus, groupes et collectivités, un produit social à analyser comme tel, au milieu des pouvoirs et des rapports sociaux qui le structurent et l'organisent. Bilan matérialisé de ces pouvoirs et de ces rapports, l'espace devient un révélateur des tensions qui s'établissent entre les éléments et entre ces derniers et l'ensemble de la structure sociale. C'est pourquoi il ne pourra être étudié qu'à différentes échelles, puisque, selon l'échelle et la dimension des unités à l'étude, les perceptions changent, les pratiques se modifient, les hiérarchies évoluent et l'ensemble des interactions se transforme.

Assimilant tous ceux qui l'ont précédé, ce courant appelle une approche différentielle et intégrée de l'espace, considéré dans une perspective non seulement situationniste, mais aussi et surtout relationnelle, où chaque individu comme chaque groupe d'individus possèdent son système propre de relations définissant autant de territorialités distinctes. C'est le territoire, désormais, qui fonde les problématiques et non l'espace ou le lieu. Aujourd'hui, le pas est franchi. La plupart des géographes considèrent l'espace comme le produit d'un rapport social que l'on explique par les systèmes de relations qui le transforment en territoire organisé, que ce soit à l'échelle individuelle, familiale, communautaire ou collective. Ce faisant, ils s'intéressent aux *idées*, c'est-à-dire à la perception que les sociétés ont d'elles-mêmes, de leur passé, de leur avenir, du territoire qu'elles occupent, de celui qu'elles pratiquent ou encore de celui auquel elles aspirent. Ils s'intéressent aussi aux *acteurs*, c'est-à-dire aux agents sociaux qui interviennent dans l'espace et qui le modèlent en fonction de leurs besoins ou de leurs aspirations propres, de la connaissance qu'ils en ont, des représentations qu'ils s'en font, ou encore du rôle qu'ils lui réservent dans leur processus de croissance ou de reproduction sociale et que révèlent leur discours ou leur pratique de l'espace. Ils s'intéressent également aux *actions*, c'est-à-dire aux stratégies que ces acteurs déploient pour l'appropriation, l'utilisation et le contrôle de l'espace, incluant les rapports de pouvoir qui sous-tendent ces actions et qui éclairent la nature des tensions décelées au sein du corps social. Enfin, ils s'intéressent aux *formes* que ces actions engendrent, c'est-à-dire aux diverses organisations territoriales, visibles ou non, à l'intérieur desquelles vit la société observée et qui en sont le reflet.

Bien que jeune encore, ce courant a une influence considérable en géographie, d'une part parce qu'il appelle un nouvel humanisme, d'autre part parce qu'il invite à une pratique multidisciplinaire à l'intérieur même de la discipline, en montrant comment les acquis des différents courants peuvent être intégrés au sein de la démarche. Aussi se diffuse-t-il rapidement, signifiant par là même le besoin de plus en plus ressenti par les géographes de renouer avec une approche plus globale et plus humaine des problèmes.

Encore une fois, cette préoccupation n'est pas propre à la géographie. On la retrouve également en histoire, en littérature, en philosophie, en sociologie, ainsi que dans bien d'autres disciplines. Peut-être est-ce justement parce que l'on saisit mieux aujourd'hui les défis que pose l'étude des sociétés humaines, non seulement sur le plan des méthodes ou des concepts, mais également sur celui plus complexe des problématiques. C'est la pierre d'achoppement de toutes les démarches qui se sont voulues pluri- ou multidisciplinaires. Comment élaborer des problématiques communes tout en respectant cet atout majeur que sont nos champs respectifs de compétence ? Difficile, cette voie est pourtant la seule qu'il nous soit possible d'emprunter pour affronter ces défis. N'est-ce pas grâce à elle que nos disciplines se sont développées ? C'est encore la seule par laquelle elles pourront continuer de croître, sans quoi le risque est grand de les voir se confiner dans des techniques qui, loin de fonder leur légitimité, finiront à terme par les vider de leur substance.

Bibliographie

- Auriac, F., et R. Brunet (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fondation Diderot / Librairie Arthème Fayard (coll. Nouvelle encyclopédie des sciences et des techniques), 1986.
- Bailly, A., et H. Béguin, *Introduction à la géographie humaine*, Paris, Masson, 1982.
- Courville, S., et N. Séguin, « Spatialité et temporalité chez Blanchard : propos d'heuristique », *La géographie du Québec cinquante ans après Raoul Blanchard*, numéro spécial des *Cahiers de géographie du Québec*, 30, 80 (septembre 1986), p. 293-298.
- Derruau, M., *Précis de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1967.
- Dolfus, O., *L'espace géographique*, Paris, PUF (coll. Que sais-je ?, 1390), 1970.
- George, P., *Les méthodes de la géographie*, Paris, PUF (coll. Que sais-je ?, 1398), 1970.
- Haggett, P., *L'analyse spatiale en géographie*, Paris, Armand Colin, 1973.
- Holt-Jensen, A., *Geography, its History & Concepts*, London, Harper & Row Publishers, 1980.
- Lacoste, Y., *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1977.
- Malmberg, T., *Human Territoriality*, La Haye, Mouton, 1980.
- May, J.A., *Kant's Concept of Geography and its Relation to Recent Geographical Thought*, Toronto, Department of Geography Research Publication, 1970.
- Raffestin, C., « Paysage et territorialité », *Cahiers de géographie de Québec*, 21, 53-54 (1977), p. 123-134.
- Raffestin, C., *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Librairies techniques, 1980.
- Raffestin, C., « Religions, relations de pouvoir et géographie politique », *Cahiers de géographie de Québec*, 29, 76 (1985), p. 101-107.
- Raffestin, C., et M. Bresso, *Travail, espace, pouvoir*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1979.
- Rougerie, G., *Géographie des paysages*, Paris, PUF (coll. Que sais-je ?, 1362), 1969.
- Sack, R.D., *Conceptions of Space in Social Thought*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1980.
- Sack, R.D., *Human Territoriality, its Theory and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- Villeneuve, P.-Y., « Un paradigme pour l'étude de l'organisation spatiale des sociétés », *Cahiers de géographie de Québec*, 16, 38 (1972), p. 199-211.